DE L'INFLUENCE N° 159.

DU MORAL SUR LE PHYSIQUE,

OU

DE L'IMAGINATION COMME CAUSE DE MALADIES;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 11 août 1826, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR G. GERONIMO QUINTERO, de l'Ile-de-Fer
(Iles Canaries).

Non ignara malis, miseris succurrere disco.
ÆNEID., lib. 1.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.
1826.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA, *Président.*
Physique médicale	PELLETAN fils, *Suppléant.*
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	BERTIN.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, *Examinateur.* ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU, *Examinateur.* FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT, *Examinateur.*
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DÉSORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. LAENNEC. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, MOREAU, PELLETAN père, PINEL, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Arver.	Maisonnab.
Breschet.	Moreau.
Capuron.	Murat.
Chomel.	Parent du Chatelet.
Cloquet aîné.	Pavet de Courteille.
Coutanceau, *Examinateur.*	Ratheau.
De Lens.	Richard, *Suppléant.*
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardins, *Examinateur.*	Ségalas.
Guersent.	Serres.
Jadioux.	Thévenot.
Kergaradec.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AU COLLEGE DE LA CONCEPTION

DE LA GRANDE CANARIE.

Je te salue, temple sacré des sciences et des lumières! Placé à la tête de la civilisation des îles Fortunées, tu as montré toutes les routes qui conduisent à l'amélioration progressive de notre sort, tu as éclairé tant d'esprits avec le flambeau de la raison et de la philosophie, tu as été le premier berceau de mon éducation, tu as formé mon cœur et mon esprit. Reçois avec faveur l'hommage d'un de tes fils le plus reconnaissans.

A MON CHER AMI ET COMPATRIOTE

D. CHRISTOVAL PADILLA.

Témoignage de la plus haute estime et de la plus vive reconnaissance.

A MON AMI

D. ANTONIO PONTE Y VENITES.

Gage de la plus sincère amitié et d'un attachement inviolable.

G. G. QUINTERO.

DE L'INFLUENCE

DU MORAL SUR LE PHYSIQUE,

OU

DE L'IMAGINATION COMME CAUSE DE MALADIES.

« La grande influence de ce qu'on appelle le *moral* sur ce qu'on appelle le *physique*, dit Cabanis, est un fait incontestable; des exemples sans nombre la confirment chaque jour, et tout homme capable d'observer, en a retrouvé mille fois les preuves en soi-même..... Il est de fait que suivant l'état de l'esprit, suivant la différente nature des idées et des affections morales, l'action des organes peut tour à tour être excitée, suspendue ou totalement intervertie. » En effet, chaque physiologiste a pu recueillir des observations très-précises et très-convaincantes pour prouver cette influence des opérations intellectuelles, et des passions sur nos organes et sur nos fonctions; moi-même, pour mon compte, je peux ajouter de nouveaux traits à ceux qui ont été recueillis, et citer de nouveaux faits que j'ai été à même d'observer, soit sur moi-même, soit sur d'autres personnes avec lesquelles j'étais intimement lié : enfin, il n'y a pas d'homme, quelque grossier, quelque crédule qu'il soit, qui ne parle des effets de l'imagination, de cette imagination dans laquelle fermentent toutes

les passions, toutes les extravagances, toutes les fureurs ; comme on y voit éclater tout le génie, toute la sagesse, et toutes les merveilles qu'il est possible à l'homme de comprendre ou de produire.

Pour mettre dans tout son jour, autant que peuvent me le permettre les bornes d'une thèse, cette puissance des opérations intellectuelles sur nos différentes fonctions ; pour bien apprécier les changemens organiques plus ou moins profonds que l'excitation cérébrale peut produire en nous, il me paraît très-important d'indiquer, quoique d'une manière rapide, d'abord les effets physiques du travail encéphalique à l'état de veille, et ensuite ceux qu'on observe à l'état de sommeil, pendant et après lequel l'observateur attentif peut trouver le moyen le plus efficace pour déterminer sans trouble ni obscurité l'influence du moral sur le physique.

En effet, si l'on a pu quelquefois se surprendre dans les divers momens d'un travail intellectuel bien soutenu et de quelque intérêt, on aura vu qu'une céphalalgie plus ou moins intense ne tarde pas à s'emparer de celui qui reste long-temps plongé dans une profonde méditation ; les extrémités sont froides et décolorées ; la circulation s'accélère ; l'estomac suspend plus ou moins complètement son action ; le cerveau ne perçoit plus les sensations intérieures ; la faim, la soif ne se font plus sentir ; le besoin d'uriner tourmente rarement ; en un mot, toutes les actions organiques semblent être arrêtées. On raconte même que des syncopes, des catalepsies et la mort ont suivi de violens efforts intellectuels. Mais ce n'est pas tout, les gens qui se livrent sans réserve à l'étude des sciences et à la culture des beaux arts, acquièrent, il est vrai, beaucoup d'intelligence et de pénétration : mais ils deviennent sensibles, irritables, tristes, taciturnes, mélancoliques ; ils sont exposés aux convulsions, à l'épilepsie, à l'apoplexie, aux inflammations des méninges et du cerveau, à l'aliénation mentale, à l'hypochondrie ; le sommeil réparateur fuit leurs paupières ; leurs membres inactifs languissent dans une espèce d'atrophie, ils sont grêles et desséchés ; la digestion se faisant incomplètement, la réparation est imparfaite ; le cœur étant fréquemment

ému, il est souvent frappé d'anévrysme; le poumon, gêné dans ses fonctions, est envahi par des tubercules; les organes génitaux oublient l'acte auquel ils sont destinés : Newton meurt octogénaire et vierge. Tels sont les tristes fruits des excès dans les travaux intellectuels.

Maintenant, si nous étudions l'homme pendant le sommeil, nous observons que dans cet état le cerveau n'est pas dans une inaction absolue; que nous sommes susceptibles d'avoir des rêves, et que ces rêves par leur nature peuvent ébranler fortement notre physique d'une manière agréable ou d'une manière pénible. En effet, nombre de fois je me suis réveillé à la suite des cris et des mouvemens brusques que je faisais pour échapper à un danger que dans mon rêve je croyais imminent : cette illusion étant effacée de mon esprit par le fait et au moment de m'éveiller, j'ai été à même d'observer les tristes effets que l'exaltation de mon imagination pendant le sommeil avait produits sur mon physique. C'est ainsi que dans ce moment, où je surprenais, pour ainsi dire, la nature sur le fait, je sentais que mon cœur battait avec force, que le pouls était fréquent et fort irrégulier; que la respiration était courte, précipitée et suspireuse; qu'un frisson général circulait de la tête aux pieds; que les bulbes des poils étaient hérissées; qu'une sueur froide ruisselait sur tout mon corps; qu'une fatigue, une faiblesse très-marquée s'étaient emparées de tous mes membres : et tous ces accidens étaient encore sensibles long-temps après le moment du rêve, et m'influençaient de telle manière que l'univers se rembrunissait à mes yeux; le ciel le plus serein me paraissait plein de nuages, mon humeur changeait, et tout paraissait me contrarier. Une foule de maladies et la mort même peuvent être le résultat de ces affections. *Tissot* rapporte qu'un paysan ayant rêvé qu'un serpent s'était entortillé autour de son bras, resta depuis, sujet à un mouvement convulsif de ce membre. Un homme, dit *Van-Swiéten*, éveillé par un coup de tonnerre, s'imagina que sa maison était en feu; il eut, depuis cette époque, un tremblement de tout le corps. Voilà bien des traits qui peu-

vent démontrer d'une manière générale la grande influence de ce qu'on appelle le moral sur le physique, et nous faire apprécier jusqu'à quel point l'état de notre esprit et la nature de nos idées peuvent modifier l'action de nos organes.

Mais, de tous les exercices cérébraux qui produisent les résultats les plus funestes, c'est sans contredit celui de l'imagination : ce sont ces résultats que j'ai étudiés le mieux sur moi-même et sur d'autres ; et par cette raison je ne parlerai que de l'imagination par rapport aux maladies dont elle peut être la cause, pour indiquer ensuite les mesures que le médecin doit prendre pour traiter de pareilles affections.

On conçoit, en effet, que, lorsqu'il faut produire, le cerveau est bien plus actif que lorsqu'il doit simplement recevoir des connaissances ; aussi cette espèce d'érection cérébrale dans laquelle les peintres, les poëtes, les musiciens-compositeurs sont presque toujours, les rend-elle sujets à l'hypochondrie, à la manie, à la mélancolie, etc., enfin, à toutes les affections cérébrales, aiguës ou chroniques. La plupart des artistes sont dans un état habituel d'exaltation qui leur donne une physionomie plus ou moins singulière. Indépendamment des affections que nous venons d'énumérer, qui ont directement leur siége dans l'organe agissant, il en est une foule d'autres qui attaquent les autres viscères : étouffemens, toux, palpitations, cardialgies, digestions pénibles, nausées, éructations, etc. : tels sont les phénomènes qui attestent le trouble de tous les organes de l'économie et de quelques-uns en particulier.

L'imagination, cette faculté brillante qui nous rappelle avec les plus vives couleurs les objets qui ont frappé nos sens, qui souvent en crée de nouveaux, qui voit l'avenir comme elle se retrace le passé, qui découvre dans les objets de la nature des rapports encore inaperçus, exerce donc sur le cerveau et les autres viscères un pouvoir immense.

Par sa nature, elle a une propension à exagérer les images reçues,

ou à en créer de fantastiques; elle étend à l'infini la mesure des possibles, soit en bien, soit en mal. C'est elle qui, en excitant et en nourrissant en nous des désirs par l'espoir de les satisfaire, donne naissance aux passions. Suivant qu'elle exagère les objets en bien ou en mal, elle fait naître notre malheur ou notre félicité; car, quel est l'homme le plus heureux, si ce n'est celui qui croit l'être, et le plus à plaindre, que celui qui se croit malheureux? *Buffon* (Discours sur la nature des animaux) s'exprime ainsi à ce sujet: « Dans l'homme, le plaisir et la douleur physique ne sont que la moindre partie de ses peines et de ses plaisirs; son imagination qui travaille continuellement, fait tout, ou plutôt ne fait rien que pour son malheur..... »

Mais l'imagination n'est pas de la même intensité, ni de la même énergie dans tous les âges, ni dans tous les climats; les effets que produit sur nos organes l'imagination exaltée, espèce d'enchanteresse qui fait fermenter nos passions, et qui se repaît de chimères, ne sont pas aussi funestes, ni aussi constans dans tous les tempéramens, ni dans tous les sexes.

C'est ainsi que dans l'enfance, pendant laquelle le système nerveux est encore si délicat, si mou, et si impressionnable, on observe aussi tous les exemples les plus funestes de cette imagination que les auteurs ont appelée *passive*, parce qu'elle ne fait que recevoir, souffrir des impressions, et les aggraver par impuissance de les supporter. Combien de convulsions, par exemple, et d'épilepsies, ne reconnaissent d'autre origine, que des contes effrayans de brigands, de revenans, de sorciers, dont on nourrit avec tant d'imprudence de jeunes esprits, surtout pendant les ténèbres et avant le sommeil? Aussi des songes terribles réveillent en sursaut ces enfans, des visions nocturnes les poursuivent, une sueur froide les saisit, leur cœur palpite, et des spasmes dangereux les prédisposent aux plus grandes maladies convulsives.

Après le jeune âge vient la vieillesse, qui devient une seconde enfance; en perdant la forte raison, et l'expérience de la vie on retombe dans d'étranges faiblesses de l'imagination; c'est la saison des

terreurs superstitieuses, augmentées encore par l'approche de la mort qui menace les vieillards. De là tant d'angoisses qui remplissent d'amertume leurs derniers jours ; de là, la tristesse qui dessèche et abrège l'existence en faisant naître les grands nombres de maladies auxquelles ils sont sujets.

Mais si nous venons à l'âge moyen de l'homme, nous voyons qu'ordinairement ce n'est que l'imagination appelée *active* qu'on y rencontre, cette imagination, qui s'exhale pour ainsi dire en créations, et dépend en quelque sorte de la chaleur et d'une surabondance de vie ; elle s'échauffe et peut conduire à l'enthousiasme et à la manie. Cependant on peut rencontrer sur le même individu et dans un même âge les deux modes d'imagination : on observe des hypochondriaques doués, par accès, de la plus grande énergie de cette faculté, s'il s'agit de retracer les objets sur lesquels leur esprit s'échauffe ; puis ils retombent dans des faiblesses, dans des terreurs inconcevables, pour peu qu'on touche aux objets qui les affectent profondément : on dirait qu'à la manière de l'électricité leur esprit est tantôt dans l'état positif, et tantôt dans l'état négatif.

Tous les sexes ne sont pas également influencés par une imagination exaltée. On comprendra facilement que, le sexe féminin étant doué d'une sensibilité plus exquise, d'une faiblesse naturelle, et d'une mollesse plus délicate que le sexe masculin, les femmes doivent être plus impressionnables, et avoir ce mode d'imagination propre à tous les êtres faibles et crédules ; et que, par cette susceptibilité qui les caractérise, n'étant plus maîtresses d'elles-mêmes, elles s'exaltent ou s'affaissent plus que l'homme, qui, tenant les rênes de son imagination, se donne le temps de mûrir ses idées par la réflexion : et, par ce même motif, les femmes tombent plus souvent dans la folie et dans tous les funestes résultats qu'un fort ébranlement de nerfs peut produire sur un physique faible et délicat.

Quant aux tempéramens, on a observé que dans la complexion lymphatique, chez les personnes à membres gros, moux et humides, à fibres relâchées sans consistance, et dont les mouvemens

sont tardifs et pénibles, l'imagination ne paraissait nullement dominante.

Il en sera de même de la complexion athlétique, chez l'individu à membres volumineux à taille d'Hercule, dont le système nerveux est comme étouffé par le sang et la graisse, et encroûté sous les chairs immenses qui le tiennent comme enseveli; c'est ce que l'on remarque, par exemple chez les habitans du Nord, les Cosaques, les Hongrois et divers Allemands, dont les soldats semblent n'obéir qu'aux coups de bâtons, comme des bœufs ou des chevaux.

Le tempérament sanguin, plus maigre, à fibres plus délicates, offrant des formes plus dégagées et plus régulières, des mouvemens prompts et gracieux, une physionomie animée, déploie une imagination vive et féconde.

Le tempérament bilieux, sec, brun, quelquefois jaunâtre, d'une physionomie expressive, d'un regard vif et pénétrant, d'une attitude de supériorité, d'une maigreur sensible, mais, ayant des muscles bien dessinés, présente ordinairement une imagination exaltée.

Mais, de tous les tempéramens, le plus propre à être ébranlé profondément par l'imagination, c'est, sans contredit, celui qu'on appelle mélancolique, atrabilaire, nerveux. D'ordinaire, une grande maigreur, une teinte livide, de grosses veines qui serpentent sur des membres décharnés, arides, hérissés de poils noirs, un air sombre et méditatif, sont les signes d'un ardent foyer d'exaltation morale, que le plus souvent produisent et entretiennent le jeûne, la solitude et le recueillement.

Le climat n'est pas moins important à connaître par rapport au développement qu'il peut donner à l'imagination. Mille observations prouvent combien la chaleur ravive notre sensibilité, et exalte notre imagination; nulle part, sur la terre, on n'observe plus de fous, de maniaques, de prétendus prophètes et de possédés, de cerveaux exaltés en tout genre, qu'entre les tropiques.

Dans les pays froids et humides du Nord, couverts d'un air vaporeux et épais, sujets à de brusques variations atmosphériques, on

observe que le tempérament prend un caractère atrabilaire, l'imagination s'y porte aux plus noirs dégoûts de la vie, et à de violens désespoirs. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de dire que, dans les climats intermédiaires ou tempérés, l'imagination étant plus calme et plus réglée, elle laisse un empire plus puissant à la raison et au jugement, et que, par suite, les résultats de son exaltation sont moins à craindre.

Une autre circonstance bien importante encore, et qu'on ne doit pas négliger dans l'étude de l'influence du moral sur le physique, c'est le régime. Personne, sans doute, ne contestera que les alimens et les boissons n'aient le pouvoir d'exalter ou de déprimer nos facultés intellectuelles, et surtout l'imagination. Tout le monde connaît les effets du café, ceux du vin, et même la légère gaîté causée par le thé. L'abus des assaisonnemens échauffe et maigrit, accroît la sécrétion biliaire, produit une susceptibilité extraordinaire, un agacement nerveux considérable; et on peut attribuer à l'emploi habituel dans les pays chauds, soit de l'ail, soit du pîment, ou de préparations enivrantes de l'opium chez les Orientaux, ces explosions ardentes de sensibilité et d'imagination, suivies d'épuisement et de langueur.

L'imagination peut être plus ou moins vive, sans pour cela constituer un état maladif. Les modifications diverses que lui impriment l'âge, le sexe, le tempérament, le climat, étant dans l'ordre naturel, ne forment pas, à proprement parler, une maladie : mais, lorsqu'elle est fortement exaltée, que ses erreurs sont continues, elle prédispose plus ou moins à certaines affections, elle occasionne même un grand nombre de maladies quelquefois fort dangereuses; la mort même peut être la suite des impressions qu'en reçoit notre physique. Mais, avant de faire l'énumération des observations qui constatent la puissance que l'imagination a sur le physique, il est important, je crois, soit pour le traitement, soit pour la clarté dans l'exposition des idées, de diviser en deux chefs les motifs ou causes, en vertu desquels l'imagination s'exaltant et réagissant sur

le physique peut produire ou augmenter tant de maladies. En effet, tantôt ce motif est physique et réel; mais, étant de peu d'importance, l'imagination s'en empare, et l'augmente si prodigieusement qu'il produit des résultats très-fâcheux, dont il n'était certainement point capable sans le magique pouvoir de l'imagination. D'autres fois, les motifs ou causes dont celle-ci s'appuie pour s'exalter et réagir sur nos organes sont purement moraux, plus ou moins illusoires, mais suffisans pour produire une appréhension, qui, comme toute peur dont l'objet n'est pas sujet aux sens, s'accroît quand on y réfléchit, et peut trouver un aliment nouveau dans l'effort même qu'on lui oppose. Dans le premier cas, l'imagination ne fait qu'augmenter une maladie qui existait déjà, ou la faire éclater quand elle n'attendait pour cela qu'une circonstance favorable : dans le second, l'imagination produit la maladie, la crée soit promptement soit à la longue.

On voit très-souvent des saignemens de nez, des crachemens de sang, des vomissemens de sang ou autres, à la suite d'une impression vive, agréable ou désagréable qui s'empare de l'imagination, laquelle à son tour réagissant sur l'organisme, produit quelque trouble dans la circulation. *Salmut* rapporte que, deux amans passant dans un jardin, la jeune personne fut prise d'une violente hémorrhagie par les narines ; son amant, ne sachant que faire pour la secourir, eut l'imagination tellement frappée du danger qu'elle encourait, qu'il fut pris dans le même instant de la même hémorrhagie.

Les sécrétions, les évacuations peuvent être supendues, diminuées ou augmentées par la violence des révolutions que l'imagination occasionne ; aussi n'est-il pas rare que les menstrues s'arrêtent subitement à la vue d'un objet inattendu, réel ou imaginaire, et, lorsque la secousse a été très-violente, elles coulent en perte ; quelquefois même elles abandonnent pour toujours leurs couloirs naturels pour prendre la route de l'expectoration. Je connais une jeune portière, qui, ayant entendu au milieu de la nuit quelque bruit, s'imagina qu'il y avait des voleurs à la maison,

et fut prise d'une suspension complète des règles, qui fut suivie de pertes considérables auxquelles elle est restée sujette. Une dame de sens et d'esprit assez éclairée pour être crue, m'a raconté qu'à la suite d'une frayeur imaginaire, elle sentit partir quelque chose de ses seins, et que les ayant examinés, elle fut étonnée de les trouver l'un et l'autre inondés d'un lait plus ou moins séreux : tout ceci s'est passé à une époque éloignée de celle de l'allaitement. *Albinus* rapporte qu'un enfant à la mamelle mourut pour avoir tété sa mère peu de temps après qu'elle s'était mise en colère : il lui survint des hémorrhagies par les yeux, par le nez, par la bouche, peu de temps avant la mort. L'altération du lait ne peut être ici révoquée en doute : cet exemple n'est pas unique.

Les maux souvent reçoivent une plus grande intensité de l'imagination du malade. Lorsque l'imagination effrayée exagère les périls, on voit avec quelle étonnante rapidité la peste et la fièvre jaune se propagent. L'imagination, en ce cas, en retraçant nuit et jour aux malades des images tristes et lugubres, plonge les forces vitales dans une inertie complète; tous les tissus sont relâchés, et la peau devient alors plus disposée à recevoir les miasmes pestilentiels; on peut dire même que, si l'imagination ne crée pas ces maladies, elle en produit d'analogues, dont voici un exemple assez remarquable. En 1811, la fièvre jaune régnait à l'île de Ténériffe (une des Canaries), qui est voisine d'une autre, la grande Canarie, dans laquelle on craignait de voir s'introduire la fièvre jaune, à cause des communications fréquentes qui existent entre ces deux îles. Un professeur du collége de cette dernière île, dont je m'honore d'être l'ami, se trouvant un soir dans un quartier de la ville, où il avait dirigé sa promenade, apprit que la fièvre jaune s'y était déclarée, et que les autorités allaient fermer toute communication avec cet endroit pour sauver le reste de la ville : il fut si fortement saisi de cette nouvelle, qu'il s'imagina être atteint de la fièvre jaune et prêt à mourir; il gagne bien vîte le collége où il demeurait, et en y entrant il fut saisi d'un grand frisson, d'un prostration extrême, d'un grand mal de tête, de nausées et de

vomissemens noirs assez opiniâtres ; tous les assistans le croyaient en proie à la fièvre jaune. Le lendemain, au milieu de tant d'angoisses, on vint lui dire que tout avait été illusoire ; que la fièvre jaune n'existait pas ; que les médecins avaient constaté que l'alarme provenait de ce que quatre ou cinq vieillards étaient morts par hasard le même jour dans le même quartier, mais d'une mort naturelle : à l'instant même, le malade se lève de son lit, et se trouve guéri comme par enchantement.

S'il faut en croire *Sauvages* (Dissertation sur la rage), d'après les cas qu'il rapporte, la rage peut être produite par l'imagination. Aussi des deux frères mordus par un chien enragé, il est probable que celui qui revint après plusieurs années d'absence, et fut aussitôt en proie aux plus violens symptômes de l'hydrophobie, en apprenant que son frére avait succombé à cette cruelle maladie, fut la victime de son imagination plutôt que du virus rabique.

Dans une épidémie de fièvre, dite *adynamique,* qui s'était développée au collége où je faisais mes études, le médecin avait défendu d'aller voir ceux qui en étaient atteints ; mais, malgré sa défense, je ne pouvais m'empêcher de leur faire quelques visites de temps en temps. Malheureusement, un jour que j'allai voir un de ces malades, il était dans le moment de l'agonie, et ne tarda pas à expirer en ma présence. Ce triste spectacle de la mort qui se présentait à mes yeux pour la première fois dans la personne d'un de mes camarades, me plongea dans le plus grand découragement ; mes amis me reprochaient vivement d'avoir été chez le malade, en m'exposant ainsi à contracter la même affection. Dés-lors mon imagination commença à s'exalter, et je ne tardai pas à me persuader qu'il existait déjà en moi le germe de la même maladie : en effet, un grand abattement de forces s'empara de tous mes membres ; l'appétit cessa de se faire sentir; la respiration devint difficile et accélérée; une sueur glaciale coulait de tout mon corps ; une céphalagie assez intense, et un tremblement des membres se manifestèrent ; j'éprouvai des envies de vomir et de fréquens besoins d'uriner. Tous ces phénomènes étaient pour

moi d'autant plus alarmans que je les avais observés chez le malade qui venait de mourir : j'aurais probablement fini par devenir gravement malade, et même par succomber au milieu de tant d'objets qui me retraçaient les fâcheux résultats de ma triste situation, si le vice-proviseur n'eût pas eu l'heureuse idée d'appeler un de mes amis qui restait dans la ville, et de lui dire de m'emmener promptement chez lui, avant que le bruit des cloches et l'apparat des funérailles de celui qui venait de mourir, pussent aggraver mon état. En effet, on me transporta dans sa maison, où ma situation étant toute autre, les objets qui m'entouraient ne me retraçant aucune idée de la veille, je me trouvai guéri par ce seul changement, et il ne me resta qu'un sentiment de faiblesse qui finit par disparaître promptement.

Les effets de l'imagination ne sont pas moins constatés dans les exemples suivans. La fille d'un consul de Hanovre devant prendre le lendemain une potion purgative où il entrait de la rhubarbe qu'elle détestait beaucoup, rêva qu'elle l'avait prise. : les tranchées qu'elle sentit bientôt l'éveillèrent, et lui procurèrent cinq à six selles copieuses. (Observation consignée dans un journal de médecine, année 1798.)

On lit dans Helwig (*Observationes medicæ*) qu'un médecin ayant donné à un paysan assez simple une ordonnance pour le purger, en disant, *prenez cela*, le pauvre paysan, revenu à sa maison, se couche, avale le papier en guise de bol, est bien purgé et retourne annoncer cet heureux effet à son médecin.

M. le professeur *Laennec*, nous a raconté, dans son cours au collége de France, l'histoire d'un jeune homme qui avait eu dans le temps un crachement de sang, et qui étant ensuite pris, au milieu de la nuit d'un catarrhe qui le fit expectorer abondamment, s'imagina que c'était du sang qu'il crachait, et, effrayé de la quantité, se trouva mal ; mais lorsqu'il fut revenu, il faisait clair, et ayant reconnu qu'il n'y avait point de sang dans les crachats, il se tranquillisa, et se livra à ses occupations ordinaires.

Mais, plus que toutes les autres maladies, beaucoup de névroses,

principalement celles des fonctions cérébrales, sont dans plus d'une circonstance, le fruit d'une imagination exaltée. L'auteur de la Nosographie philosophique, dit que l'hypochondrie, la mélancolie, ou même la manie, affectent les habitans des climats brûlans de l'Inde, de la Haute-Egypte, des côtes de Barbarie, de la Palestine, des îles de la Grèce, des départemens méridionnaux de la France, et je peux ajouter des îles Canaries, autant par l'effet immédiat d'une chaleur excessive, que par l'extrême exaltation de l'imagination. Parmi ces névroses, l'épilepsie est celle qui paraît se communiquer le plus souvent par la voie de l'imagination : tout le monde connaît cet exemple de *Boerhaave*, qui, en impressionnant l'imagination, arrêta à l'hôpital des Orphelins de Harlen une épilepsie qui se communiquait aux enfans par la voie de l'imagination elle-même. Un père avare, obligea son fils à épouser une femme riche, mais laide et fort mal faite : le mariage fut célébré; mais lorsque le moment de la voir déshabillée fut venu, ce jeune homme dont l'imagination avait devancé le fatal moment, conçut une telle horreur qu'il tomba en convulsions et mourut en peu de temps d'épilepsie. (*Schelamer*, Traité des passions.) Il arrive la même chose pour l'hystérie; les exemples sont nombreux.

Tout le monde connaît l'influence de l'imagination sur les étudians en médecine de la première année. Combien n'ai-je pas vu de mes condisciples qui ont cru éprouver tour à tour les symptômes de la phthisie pulmonaire, du terrible mal de *Pott*, d'une pierre dans la vessie, d'anevrysme du cœur, d'un ramollissement du cerveau, et qui n'ont plus rien senti aussitôt qu'un travail assidu, ou quelqu'autre circonstance sont venus distraire leur imagination de cette idée importune! Cependant, il en est quelques-uns qui n'en sont pas quittes; leur imagination s'allume, elle leur trace avec les plus sombres couleurs le tableau des maux qu'ils auront à souffrir; ils annoncent déjà leur fin prochaine, et voient la tombe s'entr'ouvrir..... Ces images cruelles sans cesse présentes à leur esprit, finissent par les conduire

à la mort, soit en faisant germer la maladie dont on se croit atteint, soit en en produisant d'autres non moins mortelles.

Ces singuliers effets, qu'on attribue à l'imagination, servent à expliquer l'action merveilleuse de certains médicamens inertes par eux-mêmes. L'estomac se soulèverait-il à la vue d'un objet qui nous a dégoûté une fois, ou en pensant à cet objet long-temps après l'avoir vu, si l'imagination ne nous rappelait l'impression qu'il a faite sur nos sens? Lorsque je devais m'embarquer, j'éprouvais une perte d'appétit, des nausées, des vomissemens, même plusieurs jours d'avance, en pensant seulement au mal de mer. Lorsque je songe à ce phénomène, et que mon esprit s'y arrête un instant, au moment même où j'écris ces pages, je sens renaître la céphalalgie et les nausées, qui persistent jusqu'à ce qu'il se présente à moi un objet de distraction.

J'ai dit que quelquefois l'imagination pouvait être exaltée par des motifs réels, tels qu'une maladie préexistente, quoique de peu d'importance, et qu'elle pouvait l'aggraver, ou la compliquer. En effet, l'imagination peut être tellement frappée d'un ancien mal réel, que l'on craint continuellement qu'il ne puisse être guéri, ou qu'on croit le voir se reproduire de nouveau. Il est d'observation que ceux qui ont été guéris de quelque affection syphilitique, s'imaginent toujours (et assez souvent ils n'ont pas tout-à-fait tort) qu'ils ne le sont pas, et qu'ils en conservent encore quelques restes.

L'imagination exaltée aggrave ordinairement l'état des malades qui ont été opérés en y ajoutant quelque nouvelle affection. On lit dans la Nosographie chirurgicale de M. *Richerand*, qu'un homme à qui ce professeur avait amputé le pénis approchait de sa guérison, et était prêt à sortir de l'hôpital, « lorsque sa femme à laquelle on avait annoncé sa guérison, sans lui dire par quel sacrifice il l'avait obtenue, vint le visiter. Instruite de l'opération, elle entra dans une violente colère, lui prodigua tant d'injures, et lui fit sentir si amèrement toute l'étendue de sa perte, qu'atteint d'nn chagrin mortel,

il fut dans la nuit même en proie aux plus violens symptômes d'une fièvre ataxique continue, à laquelle il succomba le troisième jour.» Il existe une foule d'exemples, dans les hôpitaux et à l'armée, de blessés qui sont morts manifestement à la suite des alarmes produites par une imagination exaltée, d'après des nouvelles fâcheuses, ou des conversations indiscrètes qui leur avaient fait entrevoir d'une manière exagerée, le danger des opérations qu'ils avaient subies ; il serait inutile de multiplier de pareils exemples.

Traitement. La conduite du médecin dans de pareilles circonstances, doit être conforme à l'état du malade et aux causes qui ont provoqué l'exaltation de son imagination, suivant que ces causes sont réelles ou qu'elles sont purement illusoires. Le cerveau est-il fortement ébranlé par les craintes d'une affection dont le malade est atteint, il faudra non-seulement administrer les remèdes convenables en pareil cas, mais encore tâcher de calmer le moral du malade. On trouve dans la collection des thèses, que M. *Tuffet*, chirurgien en second de l'hôpital de Rochefort, voyant la plaie résultant d'une amputation qu'il avait pratiquée sur un jeune homme, prendre un mauvais aspect, et s'étant aperçu que ce fâcheux accident dépendait seulement de l'influence de l'imagination de ce jeune homme sur son physique, chercha tous les moyens de rappeler la gaîté de l'amputé, et réussit enfin à le distraire en lui apportant un oiseau : le jeune homme s'attacha tellement à l'animal, qu'il lui prodiguait ses soins même pendant les pansemens ; ainsi distrait, il oublia sa situation, des images agréables remplacèrent les idées tristes qui assiégaient son imagination, et la guérison fut prompte.

Il est très-important d'observer attentivement les dérangemens qui sont les résultats de l'empire du moral sur le physique, afin de leur opposer un traitement moral plutôt que des drogues, qui dans ce cas peuvent ruiner la santé des sujets au lieu de la consolider. Il faut une grande habileté pour distinguer les altérations physiques de celles qui n'appartiennent qu'au moral. Un praticien moraliste qui

s'appliquerait à reconnaître les dérangemens de l'imagination arracherait souvent une foule de victimes à la mort.

Lorsqu'on a reconnu que la cause évidente de l'affection du malade tient au dérangement de son imagination, il faudra lui procurer des sensations nouvelles assez fortes pour détruire en lui les pensées fixes et opiniâtres qui le tourmentent et le poursuivent sans cesse; alors, si son courage se relève, il fera des efforts pour embrasser un autre objet important, qu'on aura soin de lui proposer suivant les goûts ou les passions qui le dominaient autrefois. De là, la nécessité d'etudier le caractère de l'individu, de prendre tous les renseignemens possibles sur ses goûts; et si l'on parvient à découvrir qu'il aimait auparavant la chasse, les voyages, etc., on lui proposera une partie de chasse, un petit voyage, etc. Les règles qu'il convient de suivre dans de pareilles circonstances ne sauraient être rigoureusement tracées; le choix et l'ordre des distractions par lesquelles on peut les combattre, sont déterminées autant par la prudence que par la connaissance particulière du malade et des circonstances où il se trouve. Aux uns, il sera utile de procurer des occupations douces et continuelles, une société d'amis raisonnables, dont les goûts seront analogues aux leurs; aux autres, au contraire, il conviendra de conseiller des plaisirs tumultueux et bruyans, et des travaux qui les absorbent et les accablent.

La musique surtout, dont la puissance sur la nature vivante est en quelque sorte générale, pourra être très-utilement employée pour dissiper les idées fixes et déchirantes. *Asclépiades* la regardait comme le souverain remède contre toutes les maladies de l'esprit. La harpe de David faisait disparaître la haine et la colère de Saül.

On a proposé encore, pour modifier l'imagination, de recourir à tous les moyens de distraction qu'offrent les grandes villes par la variété et la beauté des monumens publics, par la vue des objets que l'art et le luxe y étalent avec tant de profusion. Il serait avantageux au malade de se livrer à un travail qui le forcerait à varier ses idées, par exemple à conduire un char dans les rues les plus fré-

quentées. « Il est impossible, dit à cette occasion M. le professeur *Richerand*, que l'idée dominante ne soit pas éloignée au moins pour quelques heures, lorsqu'on court à chaque instant des dangers où l'existence d'autrui se trouve compromise, ainsi que la nôtre. » On sait que les gens riches en Angleterre préviennent le spleen dont ils sont menacés, en prenant la place de leurs cochers plusieurs heures de suite dans les rues les plus fréquentées de Londres. Le spectacle croissant d'une belle campagne produit des sensations plus salutaires ; les émanations suaves des fleurs font sur nos sens des impressions qui manquent rarement d'avoir des heureux effets. Les voyages sont aussi fort recommandés. On peut se servir avec avantage de substances qui ont une action directe sur les organes du sentiment, au moyen desquelles on parvient quelquefois à calmer et même à diriger l'imagination : l'opium et ses préparations sagement employés appellent un sommeil bienfaisant, et réparent les forces épuisées ; en suspendant l'action de l'encéphale, ils suspendent les douleurs physiques et les peines de l'âme ; c'est ainsi que le sommeil est le consolateur du malheureux.

Il devient quelquefois nécessaire de faire tourner l'imagination au profit du malade ; et, de même que nous masquons par une imposture innocente la saveur désagréable d'un remède, nous pouvons aussi employer le même artifice pour la santé ou la consolation du malade. Platon dit : *mendacium medicis concedendum est, aliis verò minimè.* Le mensonge salutaire a guéri une foule de maladies. On persuada à un maniaque, dont la folie était de retenir les urines dans la crainte d'inonder ses voisins, que les maisons de ceux-ci étaient enflammées, et que son immense réservoir pouvait seul éteindre l'incendie : il urina, et fut guéri.

Enfin on ne peut pas toujours parvenir, à l'aide de ces moyens, à changer l'état de l'imagination ; quelquefois le malade sent bien l'utilité de tout ce qu'on lui propose, mais il n'est pas maître d'en faire usage : alors il ne reste plus qu'à s'attrister avec lui pour sou-

lager ses maux. La somme des peines diminue lorsqu'un ami sincère la partage avec nous ; l'image de sa douleur efface une partie de la nôtre. L'expérience démontre qu'on console un malheureux en partageant ses peines, et en s'attendrissant sur son sort ; ce qui est très-aisé pour un cœur sensible. Hommage soit rendu ici au beau sexe, qui sait s'acquitter de ce devoir avec tant de délicatesse ; et c'est vraisemblablement parce que ces êtres sensibles jouissent du privilége heureux de répandre des larmes si facilement, qu'on voit plus rarement les femmes succomber à leurs douleurs.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Ubi delirium somnus sedat, bonum. *Sect.* 2, *aph.* 1.

II.

Metus et tristitia si diù perseverent, melancholiæ istud indicium est. *Sect.* 6, *aph.* 23.

III.

Insanientibus si varices aut hæmorrhoïdes supervenerint, insaniæ solutio fit. *Ibid.*, *aph.* 21.

IV.

Quibus pars aliqua corporis dolet, neque omninò dolorem sentiunt, iis mens ægrotat. *Sect.* 2, *aph.* 6.

V.

Ad extremos morbos extrema remedia exquisitè optima. *Sect.* 1, *aph.* 6.

VI.

Autumnus tabidis malus. *Sect.* 3, *aph.* 10.

VII.

A plagâ in caput stupor aut delirium, malum. *Sect.* 7, *aph.* 14.

VIII.

Podagrici morbi, vere et autumno, moventur ut plurimùm. *Sect.* 6, *aph.* 55.

IX.

In acutis morbis partium extremarum frigus, malum. *Sect.* 7, *aph.* 1.

X.

Somnus, vigilia, utraque modum excedentia, malum. *Sect.* 2, *aph.* 3.

XI.

Renum et vesicæ dolores difficulter sanantur in senibus. *Sect.* 6. *aph.* 6.

XII.

Spontaneæ lassitudines morbos denuntiant. *Sect.* 2, *aph.* 5.